

Le Rhin comme enjeu historiographique dans l'entre-deux-guerres. Vers une histoire des mentalités frontalières

In: Genèses, 14, 1994. France-Allemagne. Transferts, voyages, transactions. pp. 63-82.

Citer ce document / Cite this document :

Schöttler Peter. Le Rhin comme enjeu historiographique dans l'entre-deux-guerres. Vers une histoire des mentalités frontalières. In: Genèses, 14, 1994. France-Allemagne. Transferts, voyages, transactions. pp. 63-82.

doi : 10.3406/genes.1994.1213

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1994_num_14_1_1213

LE RHIN COMME ENJEU HISTORIOGRAPHIQUE DANS L'ENTRE-DEUX- GUERRES

VERS UNE HISTOIRE DES
MENTALITÉS FRONTALIÈRES

Peter Schöttler

« **S'**il est vrai, pour tout dire, que les traits généraux de leur histoire, la France et l'Allemagne les ont inscrits sur les deux feuillets d'un même diptyque, comment ne pas prêter toute son attention à ce qui en est la charnière : la région rhénane ? » (Lucien Febvre)¹

Les fleuves aussi ont une histoire². Mais le Rhin n'est pas un fleuve comme les autres. Il a deux histoires – et même plusieurs : une histoire allemande et une histoire française, une histoire suisse et une histoire néerlandaise, voire même une histoire belge et une histoire anglaise – en tous cas une histoire franco-allemande et une histoire européenne. Et ces différentes histoires peuvent être racontées de différentes façons : selon qu'on se situe au milieu du fleuve, par exemple, ou sur sa rive gauche ou sur sa rive droite, dans l'éloignement ou la proximité ; selon qu'on suit de l'intérieur les mythes et les légendes rhénanes ou qu'on part des chroniques des villes ou de la presse rhénane. On peut aussi tout simplement observer les controverses historiographiques à propos du Rhin et des territoires rhénans. Et tandis que le fleuve, objet naturel et historique à la fois, lieu d'évènement et structure géographique poursuit son cours, une telle approche critique peut offrir un recul intéressant et donner à lire l'histoire du Rhin à contre-courant : comme projet intellectuel et scientifique – et comme construction «idéologique».

Un Rhin gaulois ?

Si la Première Guerre mondiale marque un tournant dans l'histoire de l'historiographie, cela vaut tout particulièrement pour les rapports franco-allemands³. Avant 1914, l'historiographie allemande faisait, partout dans le monde, fonction de modèle. Même en France, et malgré

1. Archives Lucien Febvre, dossier «Le Rhin», note s.d. Je voudrais remercier très chaleureusement le Dr Henri Febvre pour l'accès qu'il m'a donné aux archives de son père et pour le soutien qu'il a accordé à mes recherches. Le présent article se situe dans le cadre d'un travail plus large consacré aux rapports des historiens des *Annales* à l'Allemagne et à la préparation d'une nouvelle édition du livre de L. Febvre sur le Rhin (voir note 52).

2. Cf. la belle collection *Des fleuves & des hommes*, dirigée naguère par Marc Ferro aux éditions Ramsay. Trois volumes sont parus : *Une histoire du Rhin* (Pierre Ayçoberry/Marc Ferro éd.), Paris, 1981 ; *Une histoire de la Garonne* (Janine Garrisson-Estèbe éd.), Paris, 1982 ; *Une histoire de la Loire* (Philippe Vigier éd.), Paris, 1986.

3. Pour plus de détails cf. Peter Schöttler, „Geschichtsschreibung in einer Trümmerwelt. Reaktionen französischer Historiker auf die deutsche Historiographie während und nach dem Ersten Weltkrieg“, in : Dieter Berg/Otto Gerhard Oexle (éds), *Mittelalterwissenschaft und Mittelalterbild in Deutschland und Frankreich im ausgehenden 19. Jahrhundert*, Bochum, Winkler, 1994 (sous presse).

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Peter Schöttler
*Le Rhin comme enjeu
historiographique dans
l'entre-deux-guerres*

4. Cf. Charles-Olivier Carbonnel, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français 1865-1885*, Toulouse, Privat, 1976, pp. 505 suiv. ; Beate Gödde-Baumanns, «La France et l'Allemagne : l'éclosion d'une historiographie et ses échos», *Storia di Storiografia*, n° 12, 1987, pp. 72-88.

5. Cf. Klaus Schwabe, *Wissenschaft und Kriegsmoral. Die deutschen Hochschullehrer und die politischen Grundfragen des Ersten Weltkrieges*, Göttingen, Musterschmidt, 1969.

6. *Revue historique*, vol. 117, 1914, p. 2. Cf. Michel Martin, «Histoire et actualité. La «Revue historique» pendant la première guerre mondiale», *Revue historique*, vol. 205, 1976, pp. 433-468.

7. Emile Durkheim, «L'Allemagne au-dessus de tout». *La mentalité allemande et la guerre*, Paris, A. Colin, 1991 (1^{ère} éd. 1915).

8. Henri Hauser, *Comment la France jugeait l'Allemagne, Histoire d'une illusion d'optique*, s.l.s.d. (Paris, 1915).

9. Cf. le mémoire de maîtrise extrêmement riche de Jacques Fernique : *L'histoire au combat. Les historiens français pendant la Grande Guerre*, Université de Strasbourg II, 1985 (inédit).

10. Cf. les travaux de Daniel Nordman : «L'idée de frontière fluviale en France au XVIII^e siècle : discours géographique et souveraineté de l'État», in : *Frontières et contacts de civilisations. Colloque universitaire franco-suisse*, Neuchâtel, La Baconnière, 1979, pp. 75-93 ; «Des limites d'État aux frontières nationales», in : Pierre Nora (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. II, Paris, Gallimard, 1986, pp. 35-61 ; «La formation de l'espace français», in : André Burguière, Jacques Revel (éds.), *Histoire de la France*, vol. 1, Paris, Seuil, 1989, pp. 29-169 (avec J. Revel), ainsi que Peter Sahlin, «Natural Frontiers Revisited : France's Boundaries since the Seventeenth Century», *American Historical Review*, vol. 95, 1990, pp. 1423-1451.

toutes les divergences nationales, politiques ou idéologiques, les historiens allemands jouissaient d'une très grande réputation⁴. Mais avec le déclenchement de la guerre, l'attaque de la Belgique et l'appel des 93 professeurs d'université – parmi lesquels de nombreux historiens – en faveur du «militarisme» défenseur de la «culture», le consensus académi-co-diplomatique s'est rompu⁵. A la fois choquée et frappée d'une «douloureuse surprise», la *Revue historique*, qui avait toujours été l'organe d'une entente internationale, citait les noms des signataires pour y ajouter ce commentaire : «Tous ces érudits de profession, rompus à la critique des textes, par leur méthode rigoureuse, ont renouvelé des parties importantes de l'histoire ancienne, médiévale et moderne. Placés en face d'un très grave problème d'histoire contemporaine, ils ont oublié tout à coup, et comme s'ils obéissaient à une consigne, les principes mêmes de leur enseignement et de leurs livres⁶.» Le débat sur les annexions engagé peu après en Allemagne et auquel participèrent même les professeurs dits «modérés», contribua à son tour à détruire toute idée d'une éventuelle entente supranationale. Du côté français, de mauvais souvenirs de voyages ou des lectures très lointaines – tels les œuvres de Treitschke, auquel Durkheim consacra toute une brochure traitant de la «mentalité allemande» – furent alors exhumées⁷. Quand, en 1915, l'historien économiste Henri Hauser parle d'une «illusion d'optique» vis-à-vis de l'Allemagne dont les Français pendant des décennies auraient été les victimes, il pense moins aux militaires allemands, à propos desquels personne ne se faisait d'illusions, qu'aux industriels et aux intellectuels dont l'agressivité et l'intolérance avaient été, selon lui, largement sous-estimées⁸.

Au cours du combat intellectuel qui s'engagea pendant la guerre et que les participants vécurent comme une sorte de «deuxième front», il s'agissait, par conséquent, de compenser les manquements réels ou imaginaires du passé, d'atteindre l'ennemi au plus près, c'est-à-dire dans son «identité», et de reconquérir autant que possible le terrain perdu. Un des thèmes les plus riches pour une telle offensive «historique» était celui du Rhin⁹. Lié au mot d'ordre des «frontières naturelles», il avait déjà joué un rôle de mobilisation et de légitimation pendant les guerres révolutionnaires¹⁰. Au cours du XIX^e siècle, il avait à nouveau servi de pomme de discorde avec l'Allemagne – et ce jusqu'au moment de l'annexion de l'Alsace

et d'une partie de la Lorraine, qui signifiait la perte de la frontière française du Rhin¹¹. Le fleuve cristallisait donc l'hostilité «héréditaire» entre Français et Allemands et il suffisait de poser la question : le Rhin est-il la «frontière de la France» ou le principal «fleuve allemand», pour réveiller l'antagonisme¹².

Durant la guerre et surtout pendant l'immédiat après-guerre toute une littérature fut consacrée à cette question : livres, brochures et collections diverses, dirigées par des historiens et des publicistes ou par des comités (tel celui de la «Rive gauche du Rhin») créés pour servir la bonne cause¹³. Cette offensive, en l'occurrence, était avant tout un phénomène français, puisque c'était la France qui voulait revenir sur le Rhin et récupérer l'Alsace ; mais au-delà il s'agissait évidemment de l'avenir de toute la rive gauche du Rhin, car les scénarii de «sécurité» des généraux et de la plupart des hommes politiques prévoyaient dès 1917 soit une annexion totale de ces territoires à la France soit leur autonomisation par rapport à l'empire allemand¹⁴.

Bien entendu, l'énorme pression idéologique sous laquelle la question du Rhin fut débattue en France n'épargna pas les historiens. En voici deux exemples. En 1915, Camille Jullian publiait un petit livre qui commence par la phrase suivante : «L'étude du passé ne doit point souffrir des passions du moment¹⁵.» Et il précise ensuite : «Autres temps, autres frontières. Rien ne serait plus dangereux pour la paix générale du monde que de vouloir chercher dans le passé des armes pour justifier des conquêtes à venir.» Quelques pages plus loin, il ajoute : «Trouver, dans les situations politiques d'il y a mille ou deux mille ans, des raisons majeures pour convoiter et pour annexer, ce serait imiter les pires procédés de nos adversaires.» Or, le titre du livre constitue tout un programme : *Le Rhin gaulois*. Même si l'auteur veut éviter l'apparence d'une œuvre de propagande et tient à souligner le fait qu'il ne parle point de l'avenir du fleuve : «Ce qui sera demain, il appartient à nos chefs de le fixer eux-mêmes, d'après la justice humaine, d'après les droits et l'intérêt de la France. Les Gaulois n'ont rien à voir en cette matière. Mais, j'ajoute aussi, les Germains n'ont pas davantage à être invoqués à ce propos. Unir ces deux mots, solidariser pour toujours ces deux êtres, ces deux personnalités historiques et géographiques, Rhin et Germanie, c'est commettre, si je peux dire, une annexion rétrospective, mensongère, criminelle même...¹⁶» C'est

11. Cf. p. ex. Heinz-Gerhard Haupt, „Bourgeoisie und Rheingrenze im Frankreich der Restaurationszeit, 1815-1830“, *Geschichte und Gesellschaft*, vol. 3, 1977, pp. 5-30.

12. Une analyse discursive de cette hostilité «réciproque» a récemment été proposée par Michael Jeismann : *Das Vaterland der Feinde. Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich 1792-1918*, Stuttgart 1992. Cf. aussi Niklaus Flüeler, *Der missbrauchte Rhein. Untersuchungen zu einem problematischen Thema der Geschichte deutsch-französischer Beziehungen*, thèse, Université de Zürich, 1966 ; Dieter Stollwerck, *Das Problem der Rheingrenze unter besonderer Berücksichtigung Ludwigs XIV.*, thèse, Université de Munich, 1972.

13. Cf. Pierre Miquel, *La paix de Versailles et l'opinion publique française*, Paris, Flammarion, 1972, pp. 281-418 ; Werner Kern, *Die Rheintheorie in der historisch-politischen Literatur Frankreichs im Ersten Weltkrieg*, thèse, Université de Sarrebruck, 1973.

14. Sur les différents scénarios cf. Georges Soutou, «La France et les Marches de l'Est 1914-1919», *Revue historique*, vol. 260, 1978, pp. 341-388.

15. Camille Jullian, *Le Rhin gaulois*, Paris, s.d. (1915), pp. 5-6.

16. *Ibid.*, p. 8.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Peter Schöttler
*Le Rhin comme enjeu
historiographique dans
l'entre-deux-guerres*

ainsi que Jullian esquisse chapitre par chapitre la préhistoire du Rhin comme dieu celtique et de la vallée du Rhin comme lieu de colonisation celtique (c'est-à-dire «gaulois»). C'est seulement à travers des invasions et des infiltrations que des populations germaniques se seraient installées sur la rive gauche du fleuve. L'Alsace cependant, fut toujours et resta toujours une région purement celtique. Même plus tard, au moment des «invasions barbares» (autre terme à double signification : historique et politique...), les Francs se seraient tellement assimilés à la Gaule qu'ils ne se seraient plus identifiés comme Germains et auraient perçu le «Rhin gaulois» par rapport aux barbares venant de l'Est comme une «frontière naturelle».

Un autre exemple : à l'initiative du gouvernement français était formé en février 1917 un *Comité d'Études* réunissant les historiens et les géographes les plus réputés. La liste de ses membres allait de Camille Jullian à Ernest Lavisse en passant par Ernest Babelon (auteur d'un gros livre sur *Le Rhin dans l'histoire*¹⁷), Alphonse Aulard, Charles Seignobos, Ernest Denis et Christian Pfister, historien de la «France de l'Est» et directeur de la *Revue historique*. S'y ajoutaient Paul Vidal de la Blache, Lucien Gallois et Emmanuel de Martonne. Chaque semaine, ces hommes se réunissaient dans la salle des cartes de l'Institut de géographie de la Sorbonne, pour faire le point sur les problèmes historiques, politiques et économiques des régions frontalières, afin d'informer le gouvernement en vue des négociations de paix à venir et de lui proposer un catalogue de revendications scientifiquement fondées. (Plus tard, le même comité, élargi pour la circonstance, traitera aussi des autres grandes zones de conflit en Europe.) Les matériaux ainsi élaborées (exposés, débats, cartes) forment une sorte de résumé de l'état des recherches françaises concernant l'Alsace-Lorraine, la Sarre, le Luxembourg et les territoires rhénans¹⁸. Évidemment, les orateurs étaient unanimes à demander la révision des traités de 1871, le paiement de réparations et des garanties militaires de la part de l'Allemagne. Par contre, il est remarquable qu'à l'exception d'un Général, aucun membre du Comité ne pensait qu'une annexion définitive de la rive gauche du Rhin constituerait une solution politiquement souhaitable : bien qu'il existât encore dans ces régions rhénanes, comme tentaient de le montrer Aulard et Denis, quelques sentiments «pro-français», cela ne suffisait pas pour imposer par la force, et

17. 2 vol., Paris, Leroux, 1917.

18. Travaux du Comité d'études, t. 1 : *L'Alsace-Lorraine et la frontière du Nord-Est*, Paris, Impr. nationale, 1918 ; t. 2 : *Questions européennes*, Paris, Impr. nationale, 1919.

pour des raisons de pure stratégie militaire, la nationalité française à une majorité bien allemande. Comme le proposait Seignobos, la politique traditionnelle des annexions devrait être abandonnée en faveur d'une «nouvelle méthode» juridique basée sur des traités légitimes et reconnus par la «Société des nations», même si cela pouvait exiger «parfois d'une nation le sacrifice d'un avantage contraire au droit¹⁹» : «toutes les questions relatives à la rive gauche du Rhin» pourraient parfaitement être réglées «sans sortir du terrain du droit contractuel». A côté de la restitution de l'Alsace-Lorraine, l'historien ne réclamait donc «que» des réparations financières (par exemple sous forme des mines de la Sarre), des garanties de paiement (par exemple à travers une occupation militaire) ainsi que des garanties de sécurité pour éviter toute nouvelle agression. Il n'était pas question d'un déplacement illégitime des frontières, mais de mesures politiques, comme par exemple le désarmement complet de l'armée allemande et d'un système d'arbitrage obligatoire. Cette position modérée, qui misait sur une évolution démocratique en Allemagne sans «les Hohenzollern et les Junker», n'était cependant pas partagée par tous les participants²⁰. Et en dehors de ce cercle relativement libéral, la propagande agressive des annexionnistes n'en restait pas moins dominante : *Pas de paix durable sans la barrière du Rhin*, proclamait par exemple le titre-programme d'une brochure de l'historien Édouard Driault qui dirigeait le «Comité de la rive gauche du Rhin²¹».

Avec la victoire de 1918, cette possibilité semble effectivement se réaliser. L'Alsace et la Lorraine redeviennent françaises ; la frontière sarroise, modifiée au moment de la paix de Francfort, est corrigée et les intérêts de sécurité de la France peuvent imposer une politique particulière vis-à-vis des territoires rhénans. Mais au grand dam des maximalistes, seulement sous la forme d'une démilitarisation et d'une occupation passagère – et non pas sous la forme d'une remise en cause définitive de l'appartenance de ces territoires à la Prusse. Pour les Rhénans commence alors la vie d'occupation, la présence armée de vainqueurs omnipotents et hostiles et qui seulement après des années adoptent un comportement plus conciliant. Ce climat lourd de conflits est suffisamment connu pour ne point devoir être décrit plus en détail²². Mais il forme l'arrière-fond émotionnel des controverses historiographiques dont il va maintenant

19. *Ibid.*, t. I, pp. 448-449.

20. *Ibid.*, p. 452. Toutefois, le président du Comité, Ernest Lavisse, souligna explicitement son soutien à Seignobos.

21. Paris, 1917. Sur Driault, cf. Kern, *Rheintheorie...*, *op. cit.*, pp. 275 et suiv.

22. Cf. *Problèmes de la Rhénanie 1919-1930. Actes du Colloque d'Otzenhausen 14-16 octobre 1974*, Metz, 1975 ; Franziska Wein, *Deutschlands Strom - Frankreichs Grenze. Geschichte und Propaganda am Rhein 1919-1930*, Essen, Klartext, 1992.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Peter Schöttler
*Le Rhin comme enjeu
historiographique dans
l'entre-deux-guerres*

être question. Il importe de l'avoir présent à l'esprit car ces professeurs d'université – de même que leurs contradicteurs français – ont très souvent vécu, eux aussi, dans leur chair les horreurs de la guerre, de la défaite et de l'occupation. Bien que cela ne légitime aucun fanatisme, certaines exagérations, dans ce contexte, sont peut-être à interpréter de façon plus indulgente.

Le „Abwehrkampf“ des Allemands

Tandis qu'en Allemagne, jusqu'à la fin de la guerre, les publications portant sur le Rhin ne jouèrent qu'un rôle mineur, puisqu'il n'y avait rien à reconquérir²³, leur nombre augmente considérablement à la suite de la défaite et de ses conséquences. Ceci vaut notamment dans le domaine historiographique : alors que les occupants français utilisaient dans leurs journaux et revues des arguments historiques en traçant des parallèles plus ou moins habiles avec la période révolutionnaire et napoléonienne – pour cela, ils pouvaient compter sur l'apport d'historiens qualifiés comme Louis Madelin ou Charles Schmidt²⁴ – une large mobilisation des historiens professionnels se produit du côté allemand aussi²⁵. Cette instrumentalisation de la « science de l'histoire » pour lutter contre les clauses du traité de Versailles, et notamment les pertes de territoire et les nouveaux tracés frontaliers, est alors générale en Allemagne. Elle ne se limite ni aux frontières occidentales ni, bien sûr, aux seuls historiens²⁶. C'est une façon de poursuivre la politique et la lutte armée par d'autres moyens – jusqu'à la « victoire finale »... Michael Burleigh a bien analysé cette mobilisation politique de l'histoire dans son étude consacrée aux experts de la „Ostforschung“²⁷. Une analyse comparable concernant la „Westforschung“ manque encore. Mais certains aspects ont récemment été étudiés dans les thèses de Willi Oberkrome sur la „Volksgeschichte“ et de Karen Schönwälder sur l'historiographie allemande sous le nazisme²⁸. La conclusion commune de tous les travaux qui ont abordé ce problème – qui donne lieu encore aujourd'hui à maint débats – peut se résumer comme suit : l'histoire allemande, au cours des années de l'entre-deux-guerres, a fait porter une très grande partie, sinon l'essentiel de son effort sur la « lutte des frontières » en faveur de l'unité du Volk allemand (*Grenz- und Volkstumskampf*). Sur ce terrain apparemment secondaire et miné par la

23. Cf. ci-dessus note 12.

24. Cf. F. Wein, *Deutschlands Strom...*, op. cit., pp. 25 et suiv., ainsi que Ingrid Voss, Jürgen Voss, „Die 'Revue Rhénane' als Instrument der französischen Kulturpolitik am Rhein (1920-1930)“, *Archiv für Kulturgeschichte*, vol. 64, 1982, pp. 403-451.

25. Cf. F. Wein, *Deutschlands Strom...*, op. cit., pp. 90 et suiv.

26. Cf. Michel Korinman, « Révision, minorités, germanisme : Weimar et son lobby », *Vingtième Siècle*, n° 34, 1992, pp. 126-144.

27. Michael Burleigh, *Germany turns Eastward. A Study of „Ostforschung“ in the Third Reich*, Cambridge, University Press, 1988 (cf. *Genèses*, n° 5, 1991, pp. 172 et suiv.).

28. Willi Oberkrome, *Volksgeschichte. Methodische Innovation und völkische Ideologisierung in der deutschen Geschichtswissenschaft 1918-1945*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1993, pp. 61 et suiv. ; Karen Schönwälder, *Historiker und Politik. Geschichtswissenschaft im Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, Campus, 1992, pp. 38 et suiv.

propagande, elle a réussi, de façon paradoxale, à produire des travaux novateurs qui l'ont conduite vers une «histoire sociale» moderne.

L'Institut für die geschichtliche Landeskunde der Rheinlande, institut d'études régionales créé en 1920 à l'Université de Bonn, constitue le point de départ et le centre de la «nouvelle» historiographie rhénane. Traditionnellement, depuis la fondation de l'Université en 1818, les historiens de Bonn se sont faits les chantres d'une conciliation entre la conscience régionale rhénane et un engagement inconditionnel en faveur de la Prusse (à laquelle la Rhénanie a été rattachée au congrès de Vienne)²⁹. Financé par le Ministère prussien des universités et le Ministère du Reich pour les Territoires occupés, l'institut renvoie explicitement à des travaux et à des institutions analogues en France – ce qui est très exagéré. Chargé à la fois d'ancrer dans l'université les recherches sur et la propagande en faveur de la *Heimat* régionale et de l'immuniser en même temps contre toute tendance «autonomiste», il doit aussi initier des recherches de fond et les faire connaître à travers des cours et des séminaires, destinés notamment aux instituteurs et aux archivistes municipaux³⁰. Inhabituel était aussi le fait que cet institut, dirigé par l'historien Hermann Aubin et le linguiste Theodor Frings³¹, tentait de fédérer les différentes sciences humaines et notamment l'histoire, la linguistique, la géographie, l'ethnologie (le «folklore»), l'archéologie et l'histoire de l'art. Toujours est-il que cette approche allait très rapidement porter ses fruits : dès 1922 apparaissait en effet une première histoire interdisciplinaire de la Rhénanie en deux volumes, et quatre ans plus tard l'institut publia presque en même temps trois livres qui allaient faire date en ouvrant des chantiers scientifiques nouveaux : un «Atlas historique de la Rhénanie» (*Geschichtlicher Handatlas der Rheinlande*), un livre de Franz Steinbach consacré aux frontières ethniques et linguistiques de l'époque franque (*Studien zur westdeutschen Stammes- und Volksgeschichte*) et un ouvrage collectif signé par Aubin, Frings et le folkloriste Joseph Müller portant le titre : «Courants culturels et provinces culturelles en Rhénanie. Histoire-langage-folklore» (*Kulturströmungen und Kulturprovinzen in den Rheinlanden. Geschichte-Sprache-Volkskunde*).

Ce dernier livre, sur la base d'enquêtes consacrées à l'histoire de l'occupation du sol, la géographie des dia-

29. Il suffit de citer ici les noms de Henrich von Sybel, Karl Lamprecht ou Aloys Schulte qui soutint, en tant que professeur émérite, la fondation de l'institut de Bonn.

Cf. *Frankreich und das linke Rheinufer*, Stuttgart-Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1918 (trad. française : Lausanne, 1919). Cf. aussi : *150 Jahre Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität zu Bonn 1918-1968. Geschichtswissenschaften*, Bonn, Röhrscheid, 1968.

30. Cf. Edith Ennen, „Hermann Aubin und die geschichtliche Landeskunde der Rheinlande“, *Rheinische Vierteljahrsblätter*, vol. 34, 1970, pp. 9-42.

31. Hermann Aubin (1885-1969) naquit à Reichenbach en Bohême dans une famille de huguenots originaires de Valenciennes, il fut successivement professeur à Bonn, Giessen, Breslau (1929-1945) et Hambourg. Directeur de la *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* à partir de 1925, il fut, de 1953 à 1958, président de l'Association des historiens allemands. Theodor Frings (1886-1968) naquit à Dülken en Rhénanie. Il devint professeur à Bonn (1917-1927), puis à Leipzig où il continuera ses recherches de dialectologie et de linguistique historique : il y restera en poste après la fondation de la RDA. Cf. les «souvenirs» de H. Aubin : „Gemeinsam Erstrebtes“, *Rheinische Vierteljahrsblätter*, vol. 17, 1952, pp. 305-331.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Peter Schöttler
*Le Rhin comme enjeu
historiographique dans
l'entre-deux-guerres*

32. Hermann Aubin et alii, *Geschichte des Rheinlandes von der ältesten Zeit bis zur Gegenwart*, 2 vol., Essen, Baedeker, 1922 ; idem (éd.), *Geschichtlicher Handatlas der Rheinlande*, Bonn, 1926 ; Franz Steinbach, *Studien zur westdeutschen Stammes- und Volksgeschichte*, Jena, S. Fischer, 1926 (reprint : Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft, 1962) ; Hermann Aubin, Theodor Frings, Josef Müller, *Kulturströmungen und Kulturprovinzen in den Rheinlanden. Geschichte-Sprache-Volkskunde*, Bonn, Röhrscheid, 1926 (reprint : Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft, 1966). Cf. sur ce livre, P. Schöttler, „Das 'Annales-Paradigma' und die deutsche Historiographie (1929-1939) – ein deutsch-französischer Wissenschaftstransfer ?“, conférence à l'Université de Bielefeld, mai 1993 ; à paraître en trad. ital. dans : *Rivista di Storia della Storiografia Moderna*.

33. H. Aubin et alii, *Kulturströmungen...*, op. cit., p. 27.

34. Cf. F. Wein, *Deutschlands Strom...*, op. cit., pp. 123 et suiv.

35. Cf. p. ex. Martin Herold, Josef Niessen, Franz Steinbach, *Geschichte der französischen Saarpolitik*, Bonn, Röhrscheid, 1934 ; Hermann Overbeck, Georg Wilhelm Sante en coll. avec Hermann Aubin, Otto Maull et Franz Steinbach (éds), *Saar-Atlas*, Gotha, Perthes, 1934. La plupart de ces travaux firent l'objet de comptes rendus de la part de L. Febvre et de M. Bloch.

36. Cf. surtout Hermann Aubin, Ottmar Bühler, Bruno Kuske, Aloys Schulte (éds), *Der Raum Westfalen*, vol. 1-3, Berlin, 1931-1932-1934 ; Wolfgang Ebert, Theodor Frings, Rudolf Kötzschke, *Kulturräume und Kulturströme im mitteldeutschen Osten*, 2 vol., Halle, 1936. Le livre sur la Westphalie n'a pas pour principal enjeu la «lutte frontalière», mais la «réforme du Reich», c'est-à-dire les frontières des *Länder* entre-eux ; cf. Karl Ditt, *Raum und Volkstum. Die Kulturpolitik des Provinzialverbandes Westfalen 1923-1945*, Münster, Aschendorff, 1988, pp. 80 et suiv.

lectes et les coutumes paysannes (dont les résultats étaient souvent retranscrits sur des cartes), tentait de montrer et de suivre de façon diachronique le caractère germanique (et donc allemand...) des territoires rhénans au sens d'un «espace culturel» fixé dès le haut Moyen Âge³². Mais les contributions provenant des trois disciplines n'étaient pas vraiment reliées dans un texte commun ; le tout resta une expérience un peu ésotérique en vue de tester les notions de base d'une «morphologie culturelle totalisante de l'Allemagne³³». Que le livre ait été néanmoins publié sous cette forme provisoire semble d'ailleurs aussi tenir au fait que Aubin quitta l'Université de Bonn en 1925. Par ailleurs, il pourrait paraître surprenant que l'ouvrage ne contînt aucune mise en perspective politique directe. Mais dans ce contexte, cela était certainement superflu, puisque les mêmes auteurs et leurs élèves pouvaient faire connaître leurs conclusions politiques de façon plus effective en d'autres endroits. Ceci vaut notamment pour la presse rhénane et divers recueils destinés à un large public, auxquels les membres de l'institut de Bonn collaboraient, de même que pour les festivités du «Millénaire de l'appartenance de la Rhénanie à l'Allemagne» qui dans toute la région prirent la forme d'une sorte de festival anti-français³⁴. Dix ans plus tard, le référendum sur la Sarre fut également l'occasion de lancer, sous le régime national-socialiste, une large propagande historique à laquelle les membres de l'institut de Bonn participèrent à coup de livres et d'Atlas³⁵.

L'approche morphologique du livre sur les «courants culturels» de 1926, qui bien entendu ne tombait pas du ciel et mériterait une analyse historiographique et discursive détaillée, fit école. Si bien que non seulement tout le long du Rhin, mais aussi par exemple en Westphalie, en Saxe ou en Silésie, des projets analogues, des atlas historiques etc. furent mis en chantier³⁶. Très rapidement, ces initiatives formèrent une sorte de réseau qui était coordonné depuis Leipzig par une institution dirigée par le géographe Wilhelm Volz, la «Fondation pour la recherche sur le sol populaire et culturel allemand» (*Stiftung für deutsche Volks- und Kulturbodenforschung*)³⁷. Celle-ci avait publié dès 1925 un recueil intitulé *Der westdeutsche Volksboden* (Le sol populaire ouest-allemand) qui rassemblait une douzaine d'études concernant la Rhénanie et les frontières occidentales du Reich, le concept de *Volks- und Kulturboden* permettant de prôner la récupération de la plupart des

territoires perdus en 1919...³⁸. Dans les années trente, cette même fonction de coordination fut reprise par des organismes de recherches régionales : les *Volksdeutsche Forschungsgemeinschaften*. Discrètement financés par les Ministères de l'Intérieur et des Affaires étrangères du Reich et représentés à Berlin par le chef de «l'Association pour le germanisme à l'étranger» (*Verein für das Deutschtum im Ausland*), Hans Steinacher, ces *Forschungsgemeinschaften* organisèrent plusieurs fois par an des colloques confidentiels au cours desquels des spécialistes de l'histoire, mais aussi du folklore, des dialectes, de l'histoire de l'art etc. des régions concernées présentaient les résultats de leur travail sous une lumière «frontalière» et *völkisch*³⁹. De plus, ces organismes avaient à leur disposition des crédits et quelques bourses de voyages.

Dans ce cadre, il existait aussi une *Westdeutsche Forschungsgemeinschaft* spécialisée dans les questions rhénanes. Ses directeurs furent d'abord Franz Steinbach à Bonn, puis Theodor Mayer à Fribourg en Brisgau et plus tard Friedrich Metz. Entre 1931 et 1939, d'après mes comptages, cette «unité de recherche» n'organisa pas moins de 24 colloques, c'est-à-dire deux ou trois par an⁴⁰. Ces conférences donnaient lieu à des procès-verbaux polycopiés très précis dont la plupart sont conservés dans les archives des ministères concernés. Mais classés comme «confidentiels», ils ne pouvaient être publiés. Leurs sujets portaient sur toute la gamme de la *Westforschung*, donc sur l'histoire, la géographie et la culture de l'«espace» germano-néerlandais, germano-belge, germano-français et germano-suisse, les notions de «Eifel occidentale» (*West-eifel*), pour la région d'Eupen et Malmédy, ou de «Rhénanie supérieure» (*Oberrheinlande*), pour l'Alsace, servant quelque fois de camouflage. Les participants se recrutaient essentiellement parmi des professeurs d'universités (et nous y trouvons tous les grands noms de l'époque), mais il y avait aussi quelques «sympathisants» étrangers, tel le Suisse Hektor Ammann ou des historiens flamands et néerlandais. Jamais, par contre, nous n'y trouvons des communicants français, bien que, ou plutôt, *parce que* la France et la «science française» étaient au cœur des débats. Ceci valait aussi, comme nous allons le voir tout à l'heure sur un exemple précis, pour l'histoire du Rhin en tant que tel.

Il semble assez facile aujourd'hui de faire un bilan *politique* de toutes ces «recherches frontalières». Quelques

37. Cf. W. Oberkrome, *Volksgeschichte...*, *op.cit.*, pp. 28 et suiv., ainsi que la thèse encore inédite de Michael Fahlbusch : *Die Volks- und Kulturbodenforschung im Deutschen Reich von 1920 bis 1933*, Université d'Osnabrück, 1993.

38. Wilhelm Volz (éd.), *Der westdeutsche Volksboden*, Breslau, Hirt, 1925.

39. Ces comptes-rendus, classés «confidentiels», sont aujourd'hui conservés aux Archives fédérales (*Bundesarchiv*) à Coblenz (R 153, 1495 et 1509) ainsi qu'aux Archives du Ministère fédéral des Affaires Etrangères (*Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes*) à Bonn (R 60270-84).

40. Calculs faits par l'auteur à partir des dossiers cités à la note précédente.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Peter Schöttler
*Le Rhin comme enjeu
historiographique dans
l'entre-deux-guerres*

études récentes ont accumulé tant de «pièces à conviction» que personne ne peut sérieusement prétendre, comme le firent certains protagonistes après la guerre – H. Aubin, F. Steinbach, F. Petri – que ces historiens avaient agi et s'étaient mis au service de la dictature hitlérienne, de la guerre d'agression et du racisme en toute «innocence⁴¹». Celui qui, comme les historiens mentionnés, visitait la Pologne ou la Belgique et faisait son rapport en tant qu'«expert en uniforme» devant les instances nazies, *était* partie prenante et complice. Il est d'autant plus regrettable qu'aucun de ces savants n'ait eu par la suite un seul mot d'auto-critique sur toute cette période⁴².

Néanmoins, pour évaluer le bilan *scientifique* de ces mêmes recherches, il faudrait peut-être tenter de faire abstraction, pour un instant, de leurs implications politiques et envisager, même si c'est très difficile, la possibilité que certaines de ces publications, *malgré* leur problématique nationaliste, puissent présenter des aspects méthodologiques et des résultats empiriques qui ne soient pas entièrement annulés par le contexte idéologique. Peut-être celui-ci a-t-il formé une sorte de camouflage, une illusion dont se sont bercés les auteurs eux-mêmes. Bien entendu, une telle évaluation – et c'est à dessein que j'utilise ici un terme appliqué récemment aux universités de l'ancienne RDA (alors que jamais il n'a été question de soumettre à la même opération celles de la RFA) – demanderait des lectures extrêmement précises : chaque argument, chaque métaphore, chaque remarque méthodologique énoncés dans ces textes devraient être décortiqués, pesés, comparés et situés dans son contexte discursif. Une simple confrontation entre forme et contenu, entre vocabulaire et intention etc. ne saurait suffire. Celui qui veut montrer, comme Willi Oberkrome et Jürgen Kocka l'ont proposé⁴³, que des «innovations méthodologiques» réelles et des «tentatives réformatrices» ont eu lieu au sein même du discours historique des années nazies – en d'autres termes : un «progrès» scientifique dans un contexte «réactionnaire» – doit y regarder de très près et porte l'entière responsabilité de la preuve. Car il ne s'agit pas de réhabiliter ou de faire sien un héritage, mais uniquement, et voilà bien toute la difficulté, de formuler un jugement épistémologique et historique équitable.

Or, jusqu'à présent, une telle réévaluation critique des recherches menées par les historiens de «l'école de Bonn» n'a pratiquement pas eu lieu. Les protagonistes eux-

41. Cf. M. Burleigh, *Germany...*, *op. cit.*, p. 253 et suiv. ; K. Schönwälder, *Historiker...*, *op. cit.*, pp. 171 et suiv. ; W. Oberkrome, *Volksgeschichte...*, *op. cit.*, pp. 217 et suiv.

42. Comme le montre K. Schönwälder, ils ont préféré gommer les publications encombrantes de leur bibliographie officielle.

43. W. Oberkrome, *Volksgeschichte...*, *op. cit.* ; Jürgen Kocka, «Ideological Regression and Methodological Innovation : Historiography and the Social Sciences in the 1930s and 1940s», *History & Memory*, vol. 2, 1990, pp. 130-137.

mêmes ont après la guerre tranquillement continué leurs recherches, comme le montrent la revue de l'institut, les *Rheinische Vierteljahrsblätter* et les volumineuses *Collectanea* de ses directeurs successifs dans lesquels furent republiés la plupart de leurs œuvres d'avant-guerre. Rares sont aussi les historiens spécialisés dans l'histoire régionale qui ont osé critiquer ces travaux, notamment en prenant appui sur l'exemple des *Annales*⁴⁴. Par conséquent, et même si depuis quelques années des perspectives nouvelles se dessinent⁴⁵, le débat entre ceux qui ne voient dans les travaux des années trente que pure idéologie et ceux qui, un peu surpris eux-mêmes, parlent d'«innovation», reste encore largement ouvert.

Un nouveau regard sur le Rhin ?

Interrompons ici notre parcours allemand et revenons au côté français. Après avoir parlé, au début, d'une instrumentalisation de l'histoire en vue des buts de guerre français, nous allons nous concentrer maintenant sur un ouvrage qui fut le premier à tenter de dépasser ce cadre étroit en traitant l'histoire du Rhin dans une perspective européenne : il s'agit du livre de Lucien Febvre et Albert Demangeon : *Le Rhin. Problèmes d'histoire et d'économie*⁴⁶.

Revenons à l'année 1919. La France a retrouvé sa frontière sur le Rhin. A Strasbourg une nouvelle Université française est née⁴⁷. La direction de l'Institut d'histoire moderne a été confiée à un historien de 41 ans, Lucien Febvre, qui jusque-là occupait la chaire d'histoire moderne et bourguignonne à Dijon. Pendant la guerre, il a combattu à divers endroits du front et c'est en tant que capitaine de l'armée d'occupation, qu'il est entré pour la première fois en Allemagne. Depuis, il fait régulièrement le voyage de Strasbourg à Mayence pour des cours sur l'histoire allemande du XVI^e siècle au *Centre d'études germaniques* (créé en 1921 par le Haut Commissariat français) – devant un auditoire purement français, car la population allemande rejette les institutions de l'occupant. Febvre a donc vécu de près l'atmosphère de crise qui régnait en Rhénanie au cours des années vingt.

Aujourd'hui, son nom est surtout associé à celui des *Annales* qu'il fonda en 1929 avec Marc Bloch. Ce qui est moins connu, par contre, c'est que ce projet d'une revue

44. Cf. p. ex. Franz Irsigler, „Zu den gemeinsamen Wurzeln von «histoire régionale comparative» und „vergleichender Landesgeschichte“ in Frankreich und Deutschland“, in : Hartmut Atsma, André Burguière (éds.), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée & sciences sociales*, Paris, EHESS, 1990, pp. 73-85.

45. Cf. les titres cités aux notes 27 et 28 ainsi que Winfried Schulze, *Deutsche Geschichtswissenschaft nach 1945*, München, Oldenbourg, 1989.

46. Albert Demangeon, Lucien Febvre, *Le Rhin. Problèmes d'histoire et d'économie*, Paris, A. Colin, 1935, 304 pages. Une 1^{ère} éd. assez différente de ce livre, édité par la Société Générale Alsacienne de Banque, est paru d'abord sous le titre : *Le Rhin*, Strasbourg, 1931. Voir ci-dessous note 52.

47. Cf. John E. Craig, *Scholarship and Nationbuilding. The Universities of Strasbourg and Alsatian Society, 1870-1939*, Chicago, Chicago U.P., 1984, pp. 195 et suiv.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Peter Schöttler
*Le Rhin comme enjeu
historiographique dans
l'entre-deux-guerres*

48. Cf. Peter Schöttler, «Désapprendre de l'Allemagne : les *Annales* et l'histoire allemande pendant l'entre-deux-guerres», in : Hans Manfred Bock et alii (éds), *Entre Locarno et Vichy. Les relations culturelles franco-allemandes dans les années 1930*, vol. I, Paris, CNRS-éditions, 1993, pp. 439-461.

49. Université de Gand. Année académique 1921-1922, *Ouverture solennelle des cours et remise du Rectorat, 18 octobre 1921. Discours de M. le Recteur H. Pirenne, Ce que nous devons désapprendre de l'Allemagne*, Gand, Vanderpoorten, 1922.

50. Lucien Febvre, «L'Histoire dans un monde en ruines», *Revue de synthèse historique*, vol. 30, 1920, p. 4.

51. Lucien Febvre, *Martin Luther, un destin*, Paris, PUF, 1988 (1^{ère} éd. 1928) ; de même, *La terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, A. Michel, 1970 (1^{ère} éd. 1922) ; A. Demangeon, L. Febvre, *Le Rhin*, op. cit.

52. L'indication d'une réédition en 1967, donnée par Bertrand Müller dans sa très consciencieuse *Bibliographie des travaux de Lucien Febvre*, Paris, A. Colin, 1990, p. 212, est donc inexacte. Parmi les très rares lectures récentes Rhin, signalons : Krzysztof Pomian, «L'heure des *Annales*», in Pierre Nora (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. II/1, Paris, Gallimard, 1986, pp. 401-403, et Jean-Marie Valentin, art. «Rhin», in *Au jardin des malentendus. Le commerce franco-allemand des idées*, éd. par Jacques Leenhardt et Robert Picht, Arles, Actes-Sud, 1990, pp. 94-99. Cf. la postface à notre édition allemande du *Rhin*, ou plus exactement des chapitres rédigés par Febvre : L. Febvre, *Der Rhein. Mythos und Wirklichkeit*, à paraître en 1994 aux éditions Campus à Francfort, qui contiendra aussi quelques textes peu connus ou inédits ainsi qu'une étude sur la genèse du livre, ses deux versions et sa réception en France et à l'étranger.

différente naquit dès les premières années d'après-guerre : comme une sorte d'alternative alliée – internationale, démocratique et novatrice – à la traditionnelle revue allemande *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* (VSWG)⁴⁸. Dans ce projet, un rôle important revint à l'historien belge Henri Pirenne qui, avant 1914, avait été un correspondant officiel de la VSWG et qui, après la guerre et sa déportation en Allemagne, avait opéré une révision radicale de son rapport à l'Allemagne. *Ce que nous devons désapprendre de l'Allemagne* – tel était le titre de sa leçon d'Ouverture solennelle en tant que Recteur de l'Université de Gand en 1920⁴⁹. Pourtant Pirenne ne demandait pas une sorte de croisade contre la «science allemande» ; il voulait simplement dénoncer ses aspects chauvins et agressifs et critiquer sa prétention à l'hégémonie, qui avant la guerre n'avait pratiquement pas été contestée.

Lorsqu'en décembre 1919, Febvre prononce sa leçon inaugurale à Strasbourg sous le titre *L'Histoire dans un monde en ruines*, il dénonce lui-aussi l'instrumentalisation nationaliste de la science. «Une histoire qui sert, est une histoire serve», disait-il à ses auditeurs⁵⁰, tout en ajoutant : «Professeurs de l'Université Française de Strasbourg, nous ne sommes point des missionnaires débottés d'un Évangile national officiel.» Par conséquent, il ne proposait nul «contre-poison» pour combattre la mythologie historique d'outre-Rhin, aucune drogue de rechange : «La vérité, nous ne l'amenons point, captive, dans nos bagages. Nous la cherchons.» C'est cette ouverture d'esprit qui explique le fait que Febvre, Bloch et d'autres futurs collaborateurs des *Annales* comme Maurice Halbwachs, ont pu regarder aussi vers l'autre rive du Rhin et continuer à lier leur «désapprentissage de l'Allemagne» à un apprentissage certain. Les livres successifs de Febvre, la *Terre et l'évolution humaine* de 1922, le *Luther* de 1928 et enfin le *Rhin* de 1931 en sont les meilleures preuves⁵¹.

Si ce livre est peu connu et peu lu, il n'a jamais été réédité depuis 1935⁵², c'est probablement à cause de sa genèse et de sa forme particulière. En effet, il s'agit, à première vue, d'une œuvre de circonstance, écrit pour honorer une «commande» de la *Société Générale Alsacienne de Banque* (SOGENAL). Celle-ci voulant publier pour son cinquantième en 1931 un livre commémoratif, choisit le sujet parfaitement actuel du Rhin. Comme il ressort des archives de la banque, on pensa d'abord à d'autres

auteurs, notamment à un économiste de la maison et à un historien alsacien connu, Charles Schmidt, ami du directeur de la SOGENAL⁵³. Schmidt de son côté avança le nom d'Albert Demangeon, professeur de géographie à la Sorbonne. Et c'est seulement lorsque Schmidt fut nommé, en 1928, Inspecteur général des Archives et des Bibliothèques et dut se retirer du projet, qu'il proposa Febvre pour le remplacer. Celui-ci, de son côté, connaissait Demangeon depuis longtemps et était persuadé de pouvoir s'entendre avec lui. «Sur un tel sujet, déclara-t-il au directeur de la SOGENAL, un livre écrit par des savants français ne peut pas, ne doit pas être médiocre : c'est un cas de conscience⁵⁴». Etant donné que la banque se proposait de payer, en cette période de crise économique, la forte somme de 25 000 francs à chacun des deux auteurs, l'affaire fut rapidement conclue. Et en mai 1930, Febvre et Demangeon, accompagnés de leurs épouses, furent même invités par la SOGENAL à accomplir un voyage en bateau de cinq jours en descendant le Rhin de Mayence à Rotterdam⁵⁵.

La conception et le plan du livre semblent avoir changé plusieurs fois : tandis qu'au début il était prévu un ouvrage en trois, voire quatre parties : histoire, géographie, économie, littérature, seuls Febvre et Demangeon restèrent finalement en course. Et tandis que Demangeon à l'origine avait proposé un plan plus ou moins systématique où domineraient les aspects de géographie économique et fluviale, Febvre semble avoir préféré une nette séparation entre les chapitres historiques et économiques. Finalement, le livre comportera deux parties : *Le problème historique du Rhin*, rédigé par Febvre, et *Les problèmes économiques du Rhin*, rédigé par Demangeon. Cette répartition s'explique certainement par des raisons pragmatiques : si Febvre connaissait bien Demangeon, qui allait d'ailleurs être un collaborateur régulier des *Annales*, et avait beaucoup d'estime pour ses travaux, il ne s'attendait pas, de sa part, à un travail extrêmement pointu⁵⁶. Et leurs façons de penser et d'écrire étaient bien différentes. C'est donc seulement en séparant les deux parties que l'on pouvait éviter des conflits et concevoir une remise ponctuelle des manuscrits. Le problème allait d'ailleurs se poser à nouveau en 1932, lorsqu'il devint nécessaire de réviser l'édition originale, parue l'année précédente dans un tirage hors-commerce et limitée à 1 200 exemplaires. Febvre voulut, en effet, mieux relier

53. Je tiens ici à remercier M. Antoine Gaugler, de Strasbourg, qui m'a communiqué cette documentation.

54. Archives de la SOGENAL, lettre de Lucien Febvre à René Debrix, 2 février 1929.

55. Comme le montre l'examen du programme détaillé de ce périple, conservé dans les Archives L. Febvre, certains passages du livre reflètent ces impressions de voyage

56. Après la mort de Demangeon (en 1940), Febvre publia même une sorte de post-scriptum au livre sur le Rhin où il fit une critique en règle du texte de son co-auteur auquel il reprochait de parler de façon «anachronique» d'une «histoire économique du Rhin» avant le XIX^e siècle : «Quelques réflexions sur l'histoire économique du Rhin», in *Chambre de Commerce et d'Industrie de Strasbourg (éd.), Études strasbourgeoises*, Strasbourg, 1953, pp. 17-26.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Peter Schöttler
*Le Rhin comme enjeu
historiographique dans
l'entre-deux-guerres*

les deux parties, notamment en écrivant une introduction et une conclusion commune, mais son co-auteur ne participa presque pas au travail. Là aussi Febvre préférait agir seul, comme il l'écrivit à Marc Bloch : «Besogne fastidieuse, plus difficile ou du moins plus délicate qu'il n'y paraît. Je ne peux demander à De[mangeon] qu'il la fasse, ce n'est pas son genre et si je l'écoutais, on republierait tel quel... En ce qui me concerne, non. Volontairement, pour la S.[ociété] Gén.[nérale], j'ai écourté, au point de tourner court : rien sur la France, sur le Rhin, et tout de même c'est un immense sujet. Rien sur la façon dont la 'frontière' du Rhin s'est rechargée de haines et de passions. Il faut refaire tout cela...⁵⁷»

Voilà qui montre aussi combien Febvre était insatisfait de la première version publiée. A l'origine, sa participation au projet n'était pour lui, comme il le disait, qu'un «pensum», un travail rémunérateur en quelque sorte. Il savait d'ailleurs parfaitement qu'il n'aurait jamais le temps de mener toutes les recherches nécessaires. Par conséquent, le résultat ne pouvait constituer qu'une «mise au point» provisoire – par delà bien des abîmes, comme il l'avouera en 1932 dans une lettre à Pirenne accompagnant un tiré à part : «J'ai à vous envoyer, mon cher maître et ami, un gros paquet encombrant. C'est le tirage à part de l'étude sur le Rhin que j'ai faite, en collaboration avec A. Demangeon, pour le Cinquantenaire de la Soc. Gale Alsacienne de Banque. Papier somptueux, illustrations remarquablement exécutée[s], typographie enviable. Je regrette bien un peu que toute cette belle présentation soit consacrée à un travail qui ne saurait être d'érudition – qui ne peut être que de mise au point, et qui m'a contraint à naviguer au milieu de combien d'écueils! On a beau «construire» le fleuve, il reste encore terriblement dangereux... pour l'historien tout au moins!⁵⁸» Pour l'édition parue en 1935 chez Armand Colin le texte fut donc considérablement remanié : à la fois abrégé et amélioré ; mais surtout, Febvre ajouta un long chapitre : *Comment se font et se défont les frontières*. Le livre en gagnait en subtilité et recevait aussi une orientation plus critique par rapport aux idées courantes.

Si nous prenons maintenant en main cet ouvrage, et si nous le lisons, nous constatons, tout d'abord, que Febvre n'a nullement écrit une *histoire* du Rhin. Il s'agit plutôt d'une esquisse de certains «problèmes», car l'auteur «découpe», comme il dit, des morceaux de «l'histoire

57. Archives Nationales, Fonds Marc Bloch, lettre de L. Febvre à M. Bloch, 28 juillet 1932. Une édition complète de cette correspondance, préparée par Bertrand Müller, doit paraître à partir de 1994 aux éditions Fayard.

58. Lettre de L. Febvre à Henri Pirenne, 22 avril 1932, in : Bryce and Mary Lyon (éds.), *The Birth of Annales History : The Letters of Lucien Febvre and Marc Bloch to Henri Pirenne (1921-1935)*, Bruxelles, Commission Royale d'Histoire, 1991, p. 143. Malheureusement, cette édition des lettres est incomplète.

totale du Rhin⁵⁹». De cette façon, il veut «contribuer à dissiper des nuées lourdes de catastrophes [Febvre écrit ces lignes en 1932/35], à substituer à une histoire particulariste de guerres et de haines une histoire pacifique d'échanges et d'unions. Disons, avec le seul souci de la connaissance objective : à amorcer la rédaction d'une histoire humaine du Rhin vivant⁶⁰». Pour ce faire, Febvre adopte une approche interdisciplinaire : se basant sur son savoir géographique et historique, mais tenant également compte des acquis de la linguistique de Meillet ou de certains travaux archéologiques, comme par exemple les recherches de Karl Schumacher. Mais Febvre est parfaitement conscient du caractère lacunaire de ses connaissances et de la recherche française, et, s'adressant de toute façon à un large public «d'hommes cultivés⁶¹» et pas seulement à des confrères, son mode d'écriture se rapproche ici plus que dans aucun autre de ses livres de la forme de *l'essai*, voire de l'étude journalistique. Ainsi à maintes reprises il a recours à la rhétorique de «l'image parlante⁶²», relate ses impressions de voyages – par exemple au moment de visites aux musées de Mayence et de Cologne – ou s'adresse au lecteur en une sorte de dialogue fictif. Nul doute : ce texte écrit et réécrit par Febvre est un véritable «feu d'artifice», comme le remarquera de façon à la fois dédaigneuse et admirative un critique allemand⁶³. Mais au sein de l'œuvre de l'historien, il se situe en quelque sorte à l'opposé de son *opus magnum* sur Rabelais, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle*, qu'il ne publiera qu'en 1942 après une très longue préparation. C'est à dessein qu'il proclame dans la préface de cet ouvrage tout aussi brillant et parfaitement composé, mais extrêmement érudit : «Je serais bien marri qu'on y vît l'illumination d'un essayiste, une brillante esquisse, une improvisation⁶⁴». Les dangers de l'essayisme, à la fois présomptueux et péremptoire, lui étaient trop bien connus. Mais d'une certaine façon son livre sur le Rhin ne pouvait rien être d'autre qu'un essai, «une brillante esquisse, une improvisation». C'était son dilemme, mais peut-être aussi sa chance.

Bien entendu, il n'est pas question de présenter ici un résumé de ce livre. Nous ne pouvons qu'esquisser ses thèmes principaux qui tous mettent en cause l'image reçue du Rhin, à la fois du côté allemand et du côté français :

– *Premier thème* : Le Rhin, tel que nous le vivons, n'est pas une donnée naturelle, mais un produit de l'histoire humaine. Ce ne sont pas seulement les hommes qui se

59. L. Febvre, A. Demangeon, *Le Rhin. Problèmes...*, op. cit., p. 73.

60. *Ibid.*, pp. XI-XII.

61. Formule utilisée par Marc Bloch dans un des trois compte-rendus qu'il fit du livre (*Revue historique*, vol. 169, 1932, p. 618).

62. L. Febvre, A. Demangeon, *Le Rhin. Problèmes...*, op. cit., p. 14.

63. Gottfried Pfeifer, *Rheinische Vierteljahrsblätter*, vol. 6, 1936, p. 96.

64. L. Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, A. Michel, 1968 (1^{re} éd. 1942), p. 19.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Peter Schöttler
*Le Rhin comme enjeu
historiographique dans
l'entre-deux-guerres*

sont adaptés au fleuve, mais le fleuve a également été considérablement transformé par l'action des hommes. Il n'y a donc pas d'état originel pur, ni géographique ni historique, comme le prétendent pour les besoins de leur démonstration les tenants d'une vision raciale de l'histoire.

– *Deuxième thème* : Le Rhin ne joue un rôle de frontière que depuis le XVI^e siècle. Par conséquent, toute identification rétrospective entre Allemands et Germains, entre Allemagne et Saint-Empire etc. est inadmissible. Par rapport à la projection rétrospective des oppositions nationales du XIX^e et XX^e siècles sur la Rhénanie romaine et franque, Febvre insiste sur l'altérité des sociétés antiques et médiévales que l'on ne peut presser dans les schématismes de notre temps : «Entre les Francs mérovingiens et carolingiens, parlant un dialecte germanique, vivant, combattant, pensant à la barbare – et puis l'Allemagne, ou bien la France d'aujourd'hui : quel rapport ? [...] L'histoire n'est pas un bal costumé»⁶⁵. Il ne fait pas de doute que c'est dans le développement de ce thème et dans la critique du sens commun des historiens qui sont persuadés que «la tragédie qu'ils vivent» est «éternelle»⁶⁶ que réside un des points forts du livre.

– *Troisième thème* : L'histoire du Rhin est avant tout une histoire des villes et de la culture urbaine. Mais le dualisme villes/campagnes qui en résulte est «fatal», car il déstabilise la région et provoque l'éparpillement national. Ici, Febvre peut enfin recourir à ses propres recherches. Sans se faire le chantre des villes du bas Moyen âge et de l'époque moderne – il ne cesse en effet d'insister sur l'égoïsme des bourgeoisies – ces républiques, et notamment Strasbourg, représentent pour lui l'image idéale, bien qu'éphémère d'une culture qui était «à la fois bourgeoise, urbaine et rhénane».

– *Quatrième thème* : La tragédie des Rhénanies (au pluriel) réside dans le fait qu'elles ont été broyées entre la France et l'Allemagne prussienne, entre l'Est et l'Ouest, qu'elles ont sans cesse été prises en otage au cours de guerres et de marchandages de territoires – comme à Vienne en 1815. Tout lecteur de l'entre-deux-guerres pouvait ici faire l'analogie avec «Versailles». Cependant, il est surprenant que Febvre ne parle jamais explicitement de la situation créée par la Grande Guerre, même si son scepticisme vis-à-vis d'une «francisation» octroyée ou d'une politique «séparatiste» est patent. De même, les

65. L. Febvre, A. Demangeon,
Le Rhin. Problèmes..., op. cit., p. 58.

66. *Ibid*, p. X.

controverses du XIX^e siècle ne sont évoquées que de façon marginale. L'accent par contre est mis sur la préhistoire séculaire de tous ces conflits et son utilisation rétrospective par les historiens, qui cependant ne sont que rarement désignés par leurs noms. Febvre critique et déconstruit donc un éventail de positions historiographiques ; il ne livre pas de critique détaillée de textes ou d'auteurs.

De ces quatre grands thèmes, le dernier évoqué était bien sûr le plus explosif : en décrivant les Rhénanies comme un *paysage historique* entre l'Est et l'Ouest, Febvre montrait en même temps qu'elles ne constituaient pas le «cœur» de l'Allemagne, son *Herzland* inaltérable, comme le mysticisme nationaliste des années vingt le proclamait. Et en caractérisant le Rhin comme «fleuve européen» qui lie et relie les différentes économies, cultures et langues, Febvre argumentait évidemment contre la thèse du «fleuve sacré» de l'Allemagne. Cependant, le texte de Febvre, lui aussi, n'est pas exempt d'accents patriotiques : ainsi, tout en refusant la variante expansionniste de la politique française et le mythe de la «frontière naturelle», sa caractérisation extrêmement schématique et négative du mouvement unificateur de l'Allemagne et du rôle de la Prusse au moment de la lutte anti-napoléonienne se rapprochait d'assez près du sens commun des positions françaises. Même dans la deuxième édition révisée, le livre contient encore toute une série de passages dans lesquels la bonne conscience patriotique fait figure d'argument historique, tandis que les faits restent largement dans le flou. La politique d'expansion des rois de France, par exemple, ou la conquête (le «rattachement» : *Anschluß*) de l'Alsace sous Louis XIV sont présentés comme une sorte de pacification⁶⁷. La Prusse, par contraste, est toujours évoquée de façon négative, avec une connotation «orientale», voire «asiatique». La politique prussienne d'unification et d'hégémonie au XIX^e siècle est même désignée comme une *reconquista* : on devine facilement ce que l'auteur voulait entendre par là.

Malgré ce parti pris, le chapitre du livre consacré à l'histoire contemporaine de la frontière franco-allemande fait montre d'une très grande sensibilité envers les vrais problèmes de la Rhénanie et les voies possibles d'une recherche historique novatrice. Il est d'ailleurs symptomatique que ce texte soit ponctué par de très nombreux points d'interrogation. Et c'est également dans ce cadre que Febvre esquisse une problématique inédite que l'on

67. Sur ce point, Febvre pouvait cependant prendre appui sur les travaux récents de Gaston Zeller : *La réunion de Metz à la France (1552-1648)*, 2 vol., Paris, Belles Lettres, 1926.

Cf. aussi du même : *La France et l'Allemagne depuis dix siècles*, Paris, A. Colin, 1932. Pour les controverses allemandes concernant le rapport France-Allemagne au XVII^e siècle cf. Peter-Michael Hahn, „Frankreich und das Reich während des 17. Jahrhunderts im Spiegel der deutschen Geschichtswissenschaft des 19. und 20. Jahrhunderts“, *Historische Zeitschrift*, vol. 247, 1988, pp. 53-94.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Peter Schöttler
*Le Rhin comme enjeu
historiographique dans
l'entre-deux-guerres*

pourrait appeler une *histoire des mentalités frontalières franco-allemandes*. Celle-ci serait à élaborer en opposition à la fois aux déterminismes douteux de la race, de la langue et du *Volk* et à l'histoire traditionnelle des hostilités politico-étatiques des XIX^e et XX^e siècles. Voici un passage central où Febvre expose son programme d'une façon très caractéristique, à propos de la réaction rhénane vis-à-vis des réformes «françaises» de la fin du XVIII^e siècle :

«Où sont les analyses de structures sociales qui, seules, nous éclaireraient sur [...] les réactions du Rhin devant les réformes révolutionnaires ? – Mais quoi, l'histoire est faite, dans son minutieux détail, des marches et contre-marches de Custine, des tractations diplomatiques des Rhénans, des délibérations des Comités des assemblées révolutionnaires ; elle ne l'est pas des filiations de doctrines qui permettraient de tout mesurer et, d'abord, les réactions souvent hostiles des peuples, des classes et des religions contre des systèmes, cependant libéraux et rationnels – mais où Trajan, comme disait Voltaire, prétendait imposer des réformes sans en avoir donné aux bénéficiaires le désir préalable ni l'enthousiasme. La clef est là de tant de difficultés qui surgirent au cours des années révolutionnaires. La *tabula rasa* rhénane, sur quoi notre Révolution vint graver son Décalogue irrésistible ? Laissons une fois pour toute cette imagerie de côté et posons le maître principe : il n'y a pas frontière quand deux dynasties, campés sur des terrains qu'ils exploitent, plantent à frais communs quelques bornes armoriées au long d'un champ, ou traçent au milieu d'un fleuve une ligne idéale de séparation. Il y a frontière quand, passée cette ligne, on se trouve en présence d'un monde différent, d'un complexe d'idées, de sentiments, d'enthousiasmes qui surprennent et déconcertent l'étranger. Une frontière en d'autres termes – ce qui l'"engrave" puissamment dans la terre, ce ne sont ni des gendarmes, ni des douaniers, ni des canons derrière des remparts. Des sentiments, oui ; des passions exaltées – et des haines⁶⁸.»

68. L. Febvre, A. Demangeon, *Le Rhin. Problèmes...*, op. cit., p. 129.

69. Sachant que la recherche historique et ethnologique française à propos des territoires rhénans connaissait un grand retard par rapport aux travaux allemands, Febvre tenta, en tant que directeur de la «Commission de recherches collectives» associée à l'*Encyclopédie Française* et au «Centre International de Synthèse», d'initier des enquêtes de terrain. Cf. le rapport publié par André Varagnac : «Quelques résultats de la recherche collective en France. La route du Rhin et les paysans rhénans», *Revue de synthèse*, vol. 11, 1936, pp. 83-87. Sur le contexte de ces enquêtes cf. Tiphaine Barthélemy, Florence Weber (éds), *Les campagnes à livre ouvert. Regards sur la France rurale des années trente*, Paris, EHESS, 1989, pp. 227 et suiv.

Ce que Febvre revendique ici et à maints autres endroits du livre, est un programme de recherches sur les modes de vie et de pensée, les sentiments et les mentalités des habitants des régions frontalières comme en Rhénanie (ou en Alsace) qui, d'habitude, ne se sont transformées que très lentement (même si dans des périodes de crises ils ont pu se «retourner» soudainement) et qui déterminent dans la longue durée la volonté d'adhésion nationale d'une population.⁶⁹ Car contre cette volonté, Febvre, qui avait passé son enfance à Nancy et qui vivait maintenant à Strasbourg, le savait parfaitement, tout argument géographique, militaire, voire linguistique restait en fin de compte impuissant.

Ainsi, ce livre sur le Rhin, écrit sur commande et dans un contexte particulier opère-t-il, par rapport aux études habituelles – allemandes ou françaises – un véritable changement de terrain. Changement tendanciel, il est vrai, puisqu'il ne s'agit que d'une esquisse, d'un essai, qui n'est pas en état de mettre en pratique son programme. Mais changement de terrain tout de même, car le texte de Febvre est parfaitement incompatible à la fois avec l'histoire politico-diplomatique et avec l'histoire régionale «morphologique» du type de l'école de Bonn qui pratique une sorte de déterminisme géographique et ethnique (voire racial)⁷⁰.

Ceci était d'ailleurs parfaitement clair pour les savants allemands qui dénoncèrent ce livre comme particulièrement dangereux. En effet, dès la sortie de l'édition Armand Colin, le géographe et spécialiste des questions régionales de l'Université de Fribourg en Brisgau, Friedrich Metz, y consacra la moitié d'une communication présentée à un des colloques confidentiels organisés par la *Westdeutsche Forschungsgemeinschaft* (évoquée plus haut). Tandis qu'il ne trouvait que peu de choses à reprocher à la partie géographique rédigée par Demangeon, les chapitres historiques de Febvre lui semblaient être une tentative particulièrement habile de rénover l'argumentation politique française : «Le Rhin, disait-il, n'apparaît plus ici comme un fleuve allemand, mais européen. Le Rhin devient la ligne où l'Europe de l'Est et de l'Ouest se touchent. Sa tâche serait de servir toute l'Europe et de lier les peuples entre eux. Ce fleuve ne peut appartenir à un seul peuple, mais doit être soumis à un contrôle international. Le grand mérite de la France résiderait dans le fait d'avoir libéré le Rhin de lourdes entraves nationales. En fin de compte, le livre de Demangeon et Febvre se présente ainsi comme une nouvelle justification scientifique du diktat de Versailles⁷¹.»

De la même façon, les *Rheinischen Vierteljahrsblätter*, la revue de l'institut de Bonn déjà évoquée, publiait un très long compte-rendu du géographe Gottfried Pfeifer, qui sera explicitement repris à son compte par l'historien spécialiste des questions rhénanes Paul Wentzcke dans la *Historische Zeitschrift*⁷². Pfeifer s'insurgeait également contre la thèse du «fleuve européen» et de la «marge frontalière rhénane [...] située entre l'Europe de l'Ouest et de l'Est⁷³». «L'erreur principale» de Febvre, écrivait-il, consiste «dans son incapacité de reconnaître le grand fait

70. Pour une analyse plus détaillée cf. P. Schöttler, „Das Annales-Paradigma“ ..., *art. cit.*

71. Archives du ministère des Affaires étrangères, Bonn, R 60274, fol. 62170.

72. *Historische Zeitschrift*, vol. 160, 1939, p. 162.

73. G. Pfeifer, *art. cit.*, p. 96.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Peter Schöttler
*Le Rhin comme enjeu
historiographique dans
l'entre-deux-guerres*

essentiel, à savoir l'appartenance de la Rhénanie au sol culturel du peuple allemand (*deutscher Volks- und Kulturboden*)⁷⁴.»

Aujourd'hui, de telles controverses doivent résonner comme le cliquetis des armes remontant d'un lointain passé. Le Rhin est devenu un fleuve européen non seulement de facto, mais aussi d'un point de vue politique, économique et culturel, ainsi que dans la conscience des tous ses riverains. De nombreuses publications, comme *L'Europe rhénane* d'Etienne Julliard (1968), *Une histoire du Rhin* dirigée par Pierre Ayçoberry et Marc Ferro (1981) ou, du côté allemand, l'ouvrage collectif *Der Rhein. Mythos und Realität eines europäischen Stromes* (1988)⁷⁵, soulignent clairement que la perspective proposée jadis par Febvre et Demangeon s'est définitivement imposée. Mais qu'en est-il du programme d'une histoire «différente», non pas nationaliste et conflictuelle, mais scientifique et comparative, des *mentalités frontalières* ? Concernant une telle micro-histoire des régions-frontières, les travaux des historiens, des sociologues et des anthropologues sont beaucoup moins avancés⁷⁶. Pourtant, de telles recherches ne sont pas seulement essentielles pour mieux comprendre les voies possibles d'une *intégration* franco-allemande, elles le sont aussi pour l'évolution des autres régions frontalières européennes : le Boug, le Prout et la Drave, ne sont-ils pas également des *fleuves européens* ?

74. *Ibid.*, p. 100.

75. Hans Boldt et alii (éds.), *Der Rhein. Mythos und Realität eines europäischen Stromes*, Cologne, Rheinland-Verlag, 1988. Soulignons cette notion de «fleuve européen» que les historiens et géographes allemands avaient jadis si vivement critiquée chez Demangeon et Febvre.

76. Cf. cependant, à titre d'exemple, les travaux de Claudia Ulbrich sur la région sarroise („Rheingrenze, Revolten und Französische Revolution“, in : Volker Rödel (éd.), *Die Französische Revolution und die Oberrheinlande (1789-1798)*, Sigmaringen, Thorbecke, 1991, pp. 223-244), de Franz Irsigler sur la Palatinat („Der Einfluß politischer Grenzen auf die Siedlungs- und Kulturlandschaftsentwicklung“, *Siedlungsforschung*, n° 9, 1991, pp. 9-23) ou de Peter Sahlins sur le Roussillon (*Boundaries. The Making of France and Spain in the Pyrenees*, Berkeley, University of California Press, 1989). Dans une perspective sociologique, cf. les études du Laboratoire de sociologie de la culture européenne à Strasbourg (*Revue des Sciences sociales de la France de l'Est*, n° 19, 1991/92). Pour une réflexion méthodologique récente sur ce type d'approche, cf. Hans Medick : „Grenzbeziehungen und die Herstellung des politisch-sozialen Raumes. Zur Begriffsgeschichte und politischen Sozialgeschichte der Grenzen in der Frühen Neuzeit“, in Bernd Weisbrod (éd.), *Grenzland. Beiträge zur deutsch-deutschen Grenze*, Hannover, 1993, pp. 195-207.